

TEXTE

J.-M. G. LE CLÉZIO DEVANT RÉJEAN DUCHARME

J. M.-G. LE CLEZIO s’est trouvé en concordance avec un écrivain de sa génération : Réjean Ducharme. Il y a chez le romancier du « Procès-verbal », du « Déluge », de « la Fièvre », de « Terra amata » et chez le jeune auteur canadien la même violence, la même désespérance dans le refus.

Aussi, quand Le Clézio écrit sur les romans de Réjean Ducharme — « L’Avalée des avalées », « Le nez qui voque », et, le dernier paru, « L’Océantume » (1) — le texte ici publié, c’est de lui-même qu’il parle. Son portrait de Ducharme est un autoportrait. Il y évoque la déchirure des enfances, des innocences mortes, la révolte — qui est la sienne, qui est

celle de Ducharme — contre le monde anonyme des adultes, où s’éteint le rêve d’infini.

Il y définit sa conception de la littérature : « Quand les enfants sont devenus vieux, dit-il, et qu’ils ne se sont pas tués, ils écrivent des romans. »

(1) Alain Bosquet en a rendu compte dans *le Monde des livres* du 28 septembre 1968.

LA TACTIQUE DE LA GUERRE APACHE
APPLIQUÉE A LA LITTÉRATURE

brûlant, qui tient à distance les mouvements de la réalité, qui les dompte, les surveille.

L’Avalée des avalées, Le nez qui voque, l’Océantume ne sont pas des livres d’enfants. Ce sont les confessions de celui qui a connu le monde des autres hommes, qui a été gravement blessé par lui. Pour haïr quelque chose, il faut l’avoir rencontré. Réjean Ducharme a rencontré la société. Il l’a même partiellement acceptée, puisqu’il a emmagasiné suffisamment de mots et de culture pour pouvoir écrire des romans selon les critères du XX^e siècle. Il a été suffisamment loin dans la voie de la compromission puisqu’il a accepté que ses mots fussent tirés à plusieurs milliers d’exemplaires, sur les imprimeries Dupont ou Floch à Mayenne, dont quelques-uns sur vélin pur fil Lafuma-Navarre. C’est lui, et pas un autre. C’est son nom. Maintenant, si loin qu’il soit, quelle que soit l’habileté de sa cachette, on risque de l’avoir. Il court le danger d’être civilisé, de prendre au sérieux, d’être pris au sérieux. Il y a des gens qui écrivent des articles, qui analysent, qui divisent, qui attendent quelque chose. Il ne sera jamais plus le même.

L’âge de l’Avalée des avalées, de Iode Ssouvie, de Mille Milles est celui de la naissance de la conscience :

« J’ai seize ans et je suis un enfant de huit ans. C’est difficile à comprendre. Ce n’est pas facile à comprendre. Personne ne le comprend, excepté moi. N’être pas compris ne me dérange pas. Cela ne me fait rien. Je m’en fiche. Moi, je reste le même. Je ne veux pas aller plus loin : je reste donc arrêté. Je ne veux pas continuer car je ne veux pas finir fini. Je reste comme je suis. » (2)

La découverte de la conscience, c’est la découverte du temps. C’est l’invention du passé. Vieillir n’est rien. Mourir n’est rien. Mais être comme les autres. Devenir, tout à coup, anonyme. Mais cesser, d’être devant. Entrer dans le groupe. Avoir les gestes des autres, les pensées des autres : avoir les gestes des femmes-à-amour, avoir les automobiles des hommes-à-femmes. Cela, c’est la trahison. Le monde moral, responsable, le monde qui a déjà accepté sa mort. Quand l’enfant l’a reconnu, c’est qu’il en fait déjà partie. Il a déjà perdu.

On ne peut pas être enfant et se savoir enfant. L’état de grâce, c’est l’inconscience. Avec l’intrusion de la conscience, c’est l’état de guerre. Le regard des autres, les mots des autres ouvrent une route irréversible. Il n’y a pas deux directions possibles. Même la fuite est un échec. Rien ne trompe la vigilance du gendarme, rien n’endort le roquet qu’on a débusqué au fond de soi.

L’invention de la conscience, c’est l’invention du sexe ; des yeux, du sang, de la peau et de la parole du sexe. Au bout de ses voyages, ce que voit Iode Ssouvie, c’est elle-même, elle devenue proie pour elle, elle mangeable. Partir ne sert donc plus à rien. Si seulement les dangers pouvaient redevenir extérieurs comme autrefois.

« Si au moins des tigres rampaient sur ce plancher ! Si quelques centaines de crocodiles étaient debout sur leurs queues sur ce plancher, mon regard sortirait de moi, retournerait vers l’extérieur, cesserait de me détruire. (Les yeux ont faim follement sans cesse. Quand ils ne trouvent rien de bon à manger dehors, ils se tournent vers l’intérieur et se mettent à manger l’âme.) » (3)

Découvrir le je, c’est découvrir qu’on n’est pas plusieurs. C’est fermer sa peau sur soi-même, c’est devenir femme quand on croyait être mer, montagne, maison creuse. C’est entrer dans l’ordre. On a son nom. On a son sexe et son destin, et plus moyen d’en changer.

Sous le joug des mouches

Les lois ne sont pas ce qui blesse. Qui s’occupe des lois ? Ce qui torture, ce qui rend fou, ce sont les limites naturelles. C’est la perception de ce à quoi

les hommes adultes ont renoncé : l’infini. Infiniment grand, infiniment temps, infiniment pensé : c’est-à-dire, finiment terre, finiment heure, finiment dictionnaire.

Quand on a découvert la conscience, et qu’on n’est pas un Indien nambikwara, on a découvert le péché. Le fruit de l’arbre de science a donné la honte. C’est un fruit pourri, c’est un fruit qui appartient à tout le monde. Dès qu’on a su qu’il existait, on n’en a plus voulu d’autre. Ce qu’on a reconnu, on l’a connu. Les gestes des adultes sont obscènes. Leurs femmes sont des génisses prêtes à l’accouplement, puis à la parturition. Il n’y a plus moyen de vivre au-dehors quand on a compris cela. La pureté, l’innocence, ont disparu. La tentation est offerte partout. Elle a des voix pour mentir, des jambes pour marcher. Le désir est né, non plus un désir solitaire, frénétique, d’être libre, mais un désir de posséder, d’appartenir :

« Je regarde à l’intérieur des yeux de Chateaugué, et j’ai le goût de prendre, d’étreindre, de conquérir. Si le mot embrasser n’existait pas, je n’aurais même pas envie de l’embrasser. J’ai un mot dans la tête. Il y a une mouche qui me vole et me bourdonne dans la tête : le mot embrasser. On ne peut rien contre un mot ; c’est une mouche qu’on peut chasser, qui peut partir, mais qui revient toujours, ne meurt jamais. Si j’obéis au mot embrasser, si j’embrasse Chateaugué, je tombe sous le joug des mouches. » (2)

Ce qu’il y a de hideux dans l’acte de la copulation, pour l’enfant qui le découvre, c’est qu’il implique une cessation de l’autonomie. Dépendre, c’est participer. La dure, l’inconsciente cruauté de l’enfant, sa lucidité immédiate, tout cela doit s’en aller. A la place, maintenant, il n’y a plus qu’un long regard pervers, qui jouit de lui-même, qui se dévore lui-même.

Les mots s’embusquent
ils bondissent, ils frappent

Alors, Mille Milles est déjà un adulte. Il a beau s’en défendre, il est entré dans le jeu. C’est cela qu’il ne pardonne pas. Iode Ssouvie a beau s’accrocher à son amie Azothé, il est bien évident qu’elle n’est déjà plus là. Les enfants ne veulent pas grandir, mais il y a parfois des adultes qui voudraient bien être des enfants. C’est trop tard. La conscience ne permet pas de revenir en arrière. Ce que cherche à oublier Questa, auprès de Mille Milles, ou Faire Faire auprès de Iode Ssouvie, c’est cette connaissance du monde. Puisque la conscience n’a rien apporté, et que l’amour était une farce, il faut retourner vite vers le temps où l’aventure était possible, où on pouvait tuer, aller en Chine, ou bien être chaste, pour rien, sans espoir de profit. Mais cela ne se peut plus :

« J’ai été enfant, moi aussi.

— Pas vrai ! Jamais ! Tu as menti ! Quand on a été enfant, on le reste. On ne devient pas grue par génération spontanée, par mutation. On naît grue. On ne devient pas ce que tu es ; on l’a toujours été. Tu es une adulte, tu es pourrie ; tu es de la race des époux et des épouses. Tu es une bête. Tu n’as pas d’âme, pas de cœur, pas d’entrailles. Il suffit de te regarder marcher, de regarder aller ton derrière quand tu marches. Regarder aller le pendule ! Il suffit de voir comment tu t’habilles. Tu es tellement corsetée, tellement ajustée, qu’il suffirait de passer l’ongle pour que tu te fendes. » (2)

Mais la condamnation est réciproque, et c’est cela qui vaut la peine qu’on se tue.

Mourir ou partir, c’est l’idéal des enfants qui ne veulent pas vieillir. Et comme ils n’en ont pas le courage, et que de toute façon, ils ont conçu l’impureté, ils se laissent engloûtir, ils restent vivants.

La guerre est donc perdue d’avance. C’est une guerre étrange que livrent les faux enfants au monde des adultes. Ils sont encore assez cruels pour tuer. Mais comme ils sont maladroits, leurs coups ne portent guère. Pour se battre, ils ont tous les moyens. Ils se battent avec leurs yeux, avec leurs peaux solides, avec leurs

muscles. Ils se battent avec la faiblesse des adultes, avec l’ivrognerie des mères, avec la veulerie des pères. Ils se battent avec l’homosexualité des homosexuels, avec la juiverie des juifs, avec les douleurs des perclus. Tout est bon pour se défendre. Mais les mois surtout sont bons, parce que les adultes les prennent au sérieux. Pour eux, ils sont sûrs et indiscutables, alors que pour les enfants ils ne sont que des imaginations.

En se fatiguant beaucoup, l’adulte produit une pensée à la minute. L’enfant, lui, fait exploser chaque dixième de seconde, mille, cent mille questions. Elles harcèlent le monde, elles le frappent de leurs fléchettes empoisonnées, elles veulent l’épuiser. Trois cent mille mouches peuvent manger une baleine : est-ce que ce n’est pas une vérité ? Les mots s’embusquent, ils bondissent, ils frappent et se retirent en un éclair. C’est la tactique de guerre apache appliquée à la littérature. Les jeux de mots sont infinis, ils s’emboîtent les uns dans les autres sans s’épuiser. « Agnelet laid ! » « Vassiveau ! » « Spétermatonnnx étranglobe ! » « Mounonste bélixorri-siduel ! » Les jeux de mots irritent les adultes, parce qu’ils n’aboutissent sur rien. Ce sont des éruptions verbales, des injures, feux de Bengale, taches d’encre, confetti, grimaces. Ce sont des gestes vocaux, des gestes pour rien, pour narguer l’ennemi : « Istascourm emmativieren menumor sch, astrophoques émousfatotires ! Uh ! Uh ! Démammifères ! Borogènes ! Mu ! Mu ! Mu ! Quo la terre templa ma ma fara trembler ! Ma fara danser ! » (1)

Le scandale est pour lutter. Tout est trop paisible, cette confiance est insupportable. Les maisons sont des caveaux mortuaires. Heureusement qu’il y a les rats pour les racheter : « Parfois, la nuit, toute la terre de l’île se change en rats et les restes du château chancellent. » (3) Ce qui est haïssable dans l’univers des adultes, ce n’est pas l’indifférence, mais au contraire l’excès des passions gluantes, les désirs, les étreintes : « C’est à cause des hommes que je me suicide, des rapports entre moi et les êtres humains. Chaque être humain m’affecte, c’est l’affectation : l’amitié, l’amour, la haine, l’ambition. Je suis malade d’affection. » (2) Il n’y a plus rien de clair. Tout colle, tout poisse. Puisque les hommes adultes n’ont plus de courage, puisqu’ils n’ont plus que la lâcheté de conduire le taureau Hâthor et le troupeau des yakks à la boucherie :

« Que nous avons hâte de pouvoir tirer vengeance de tout cela. » (3)

Les mots vont être la vraie vengeance. Etre fou, c’est vouloir être fou. Le langage n’est plus fait pour communiquer (est-ce qu’on a quelque chose à dire à la Milliarde ?). Il est fait pour rire, pour bondir, pour gîfier. Il est fait pour la seule, l’unique personne qui le comprendra : celle qui a signé le pacte, qui a refusé d’être l’Autre, qui vous a suivi jusqu’à être vous-même.

Les adultes, en faisant les dictionnaires, les atlas et les traités de zoologie, ne se doutaient pas de ce qu’ils faisaient. Ils ne pensaient pas qu’il y aurait là des noms pour se débaptiser (Asie Azothé ! Chamomor ! Constance Exangue ! Ina Ssouvie ! Cherché ! Nabuchodonosor 466 !) ; des noms pour être loin (Batoum ! Chenyang ! Ouareau ! Seuleragne ! Ivigivic ! Panda rime avec Canada et avec Alaska ! Qui est le vendu qui a vendu l’Alaska aux Etats-Désunis ? Si je l’attrape, je le mets dans le tiroir de la commode avec Commode. Plus je pense au Labrador, plus j’ai sommeil.) Des noms pour ne plus penser (« Ah ! » (Colette) « Je me... » (Barrès) « Oh ! » (Kierkegaard) « Ah ! » (Platon) « Sur la... » (Mauriac) « Ich... » (Hitler) « Ils... ne... là... votre... votre... leur... » (Musset) Les adultes ne se doutaient pas qu’on pouvait faire la guérilla avec des mots, que c’était même mieux que des fils de fer barbelés et des chicanes Ils ne se doutaient pas que les mots allaient entrer dans le crâne des petits nains étrangers qui vivaient autour d’eux, et que cela les aiderait à ne pas devenir des philosophes.

« Un ciel, qui ne voulait pas être pris pour un ciel de lit par les autres ciels, regarda les autres ciels, et leur dit : — Je suis un ciel. Je ne suis pas un ciel de lit. Je ne suis pas un homme de lettres. Je suis un homme. » (2)

Quand les enfants sont devenus vieux, et qu’ils ne se sont pas tués, ils écrivent des romans.

J.-M.-G. LE CLEZIO.

(1) *L’Avalée des avalées* (Gallimard), 288 pages, 16 F.

(2) *Le Nez qui voque* (Gallimard), 280 pages, 16 F.

(3) *L’Océantume* (Gallimard), 192 pages, 13 F.

Les yeux ont faim
follement sans cesse

C’est qu’il est question d’un refus. Et ce refus n’est pas anecdotique, ce n’est pas un refus de la réalité: C’est le refus d’entrer dans un monde inutile, alors qu’on l’a déjà connu. Il ne s’agit pas d’une aventure préservée, d’un château dans un jardin fabuleux, d’un bal masqué. Il ne s’agit pas d’un rêve : les rêves ne sont pas intéressants, sous des apparences démentielles ils ne sont, presque toujours, que d’interminables niaiseries où rabâche la logique quotidienne. Il s’agit au contraire d’un regard éveillé,